

Apologie de la parole

John Willis

Numéro 48, hiver 1997

La Belle Époque : les espoirs d'un siècle nouveau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8224ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Willis, J. (1997). Apologie de la parole. *Cap-aux-Diamants*, (48), 55–55.

Apologie de la parole

En vue de l'ouverture de nos espaces permanents au sein du Musée canadien des civilisations, prévue pour le mois de juin 1997, nous nous livrons ici à une réflexion préliminaire sur le concept de la communication. Pour nous, la communication est avant tout un geste social et humain et non pas une technologie.

Nous vivons dans un monde où la communication se fait de plus en plus par des moyens électroniques. Les auteurs s'entendent pour dire que la caractéristique majeure de notre révolution des communications est la convergence entre trois domaines : les médias, les télécommunications et l'informatique. Aux yeux de certains, nous avons quitté une ère où la communication fut dominée par la diffusion et où l'information circulait en sens unique. Dorénavant, la communication se fera dans les deux sens, ou dans plusieurs sens à la fois, au sein de réseaux interactifs. C'est donc le *network model* qui prime, cela aux dépens du vieux *broadcasting model*.

Le *Magna Carta for the knowledge Age*, va plus loin quand il affirme que nous entrons maintenant dans la Troisième vague, postindustrielle, où seul compte le savoir actionnable qui mobilise données, renseignements, images...

Marshall McLuhan (1911-1980) est le maître à penser des apôtres du nouvel âge de l'information. Il voyait la culture humaine comme étant façonnée par les technologies de la communication. Sa célèbre maxime *the medium is the message* dit en substance, que le cadre physique dans lequel un message est transmis a un effet déterminant sur le contenu du message et sur notre manière de le percevoir.

Mais où est l'Homme dans tout cela? Est-ce possible de concevoir que le phénomène de la communication s'explique exclusivement par les propriétés physiques de ses moyens? Les historiens de la technologie nous racontent que toute innovation technologique est le fruit d'un processus social. L'homme engendre l'innovation en ce sens, car c'est lui qui choisit dans quel contexte il va utiliser telle ou telle technologie. J'irai plus loin en ce qui a trait à la communication. Il faut parler en termes de la volonté de l'Homme de communiquer. La volonté de prendre la parole constitue une dynamique

qui aide à comprendre la communication comme une relation permettant à l'Homme de fonctionner dans un environnement social donné, et même plus, lui permettant d'aller au-delà des normes sociales. Quelques brefs exemples serviront à illustrer notre argument.



À Ottawa, rue Albert, nous avons trouvé des pans de murs de graffiti. Sauf exception, il n'y a point de vulgarité ou de jurons. Ici et là par terre on trouve des récipients de peinture, mais règle générale c'était très propre, les artistes nettoient après leur travail. Photo de Steve Darby. (Musée canadien des civilisations).

À l'époque de la Renaissance (XV^e-XVI^e), il n'est pas rare de voir les intellectuels itinérants diffuser leurs nouvelles idées en personne. Mais il existe d'autres moyens de répandre les idées. Érasme (1469-1536) entretient une volumineuse correspondance avec d'autres penseurs et humanistes. Dans les faits, les réseaux de correspondance de cette époque, comme cela sera aussi le cas plus tard, fonctionnent comme un médium d'information parallèle, en marge des universités et des écrits publiés. Ces échanges épistolaires constituent sans doute des bancs d'essai pour l'élaboration de concepts à l'état embryonnaire. Sans doute que l'historien des sciences du XX^e siècle aurait intérêt à relire la correspondance d'Einstein.

L'échange épistolaire ne sert pas seulement à faire des découvertes scientifiques et intellectuelles; dans la société contemporaine, c'est également un lieu où l'individu rend compte de ses états d'âme quant il est confronté à des dilemmes. Serge Gagnon a analysé récemment le courrier du cœur en-

tre une certaine dame et la rédactrice du «Courrier de Marie-Josée» dans *La Terre chez-nous*. Mère de six enfants, la dame est aux prises avec les multiples défis de la révolution sexuelle qui bat alors son plein (nous sommes en 1967). Son truc, c'était de laisser le son de la télévision, mais de mettre l'image presque au noir durant des scènes qu'elle jugeait trop osées pour ses enfants. Dans les faits, elle ne pouvait s'empêcher de s'exprimer, et puisque le clergé manquait de crédibilité, autant se confesser à Marie-Josée...

La communication véhicule idées et états d'âme. Elle est à la fois geste et parole, et donne droit de cité à des idées parfois refoulées, balayées sous le tapis par la société. Les graffiti illustrent à merveille cette dimension impulsive de la communication. Les graffiti ne manquent ni d'audace ni d'émotion. L'appendice du livre de Denyse Bilodeau, *Les murs de la ville*, reproduit des mots forts, parfois troublants, parfois insolents : «*Meat is murder*», «*Condo Sucking Pigs*» (Cochons suceux de condo), «*Smile! Smile! It's the second best thing you can do with your lips*» (Souris! Souris! C'est la deuxième meilleure chose à faire avec tes lèvres), «*White Power*» (Le pouvoir blanc). Riches en émotions les graffiti ne manquent pas de couleur non plus. C'est devenu un art urbain très sophistiqué.

Le mouvement graffiti a peut-être surpris les autorités par son ampleur. On semble déterminé à punir les artistes. Ainsi, à Montréal en octobre, l'artiste au nom de Case, devait faire face à 220 chefs d'accusation pour voies de faits. L'hôtel de ville de ma petite ville natale, Westmount, aurait même songé à imposer une amende entre 1 000 \$ et 2 000 \$ à quiconque oserait défigurer la propriété publique avec des graffiti. Les autorités seront-elles capables d'enrayer le mouvement? J'en doute fort, et si oui, alors les graffiti referont surface sous une autre forme. Il y a des insolences qu'on ne saurait cacher. Cela fait partie de la vie où la volonté de s'exprimer l'emporte sur l'instinct de refoulement. *God is alive, Magic is a foot*, disait Leonard Cohen; ce n'est peut-être pas de mauvais augure, pour la communication. ♦

John Willis
Musée canadien de la poste